

est le métier de cet homme, et comment il vit, je serais fort embarrassé de le dire. Personne ne lui connaît d'autre occupation que celle qu'il se donne ici, et tout le monde est d'accord pour reconnaître que cette occupation n'est point lucrative. Dans cet individu il y a de l'homme d'affaires, il y a du négociant, il y a du rentier, et pourtant il suffit de l'entendre parler pour s'assurer qu'il n'est ni rentier, ni négociant, ni homme d'affaires. Il discourt de toutes les opérations imaginables avec une indépendance et un désintéressement qui font bien voir qu'il n'y trempe jamais. Son érudition et sa mémoire sont prodigieuses. Il connaît tout ce qui s'est passé à la Bourse, je ne dirai pas depuis qu'il y a une Bourse, mais depuis qu'il y va, ce qui ne laisse pas que de remonter très haut. C'est un véritable *memorandum* ambulante, un annuaire en chair et en os, un dictionnaire d'anecdotes, de dates, de petits faits, de chiffres surtout, car les opérations de la Bourse, voilà ce qui constitue avant tout le fonds de sa spécialité. Avisez-vous un peu de vous étonner en sa présence d'une hausse subite ou d'une baisse désastreuse? notre homme ne manquera pas de lever dédaigneusement les épaules : c'est qu'en effet tout ce que vous pouvez voir n'est rien en comparaison de ce qu'il a vu; si vous êtes seul à ses

côtés (je prévois là un cas fort peu probable), il ne daignera pas faire d'autre réponse à votre exclamation; mais pour peu qu'une vingtaine de personnes soit à sa portée, il saisira l'occasion aux cheveux, et vous aurez un traité très-complet sur le crédit public dans ses rapports avec la politique. Si, par grand hasard, il se trouve le loisir de descendre des généralités aux détails, rendez-en grâces à votre étoile qui vous aura mis dans le cas d'acquérir des connaissances positives en l'écoutant discuter les idées de Say et de Beutham, le système de Ricardo ou celui de Malthus, l'administration financière de M. de Villèle ou celle du baron Louis : car notre homme, voyez-vous, se pique surtout d'économie politique et de vues administratives, et à ce sujet il vous dira sans doute que son père le destinait au barreau ou à l'armée, mais que le naturel chez lui l'a emporté, qu'il était *né financier*, et qu'il mourra tel.

Notre Bourse n'offre pas, comme celles de tant d'autres villes, le spectacle pittoresque d'une population variée dans son costume et dans son langage. Là, comme à Londres, comme à Livourne, comme à Lisbonne, vous ne verrez pas l'Européen près de l'Asiatique, le négociant des États-Unis en compagnie du trafiquant d'Alexandrie, et le marchand des Grandes-Indes, au

teint cuivré, bras dessus bras dessous avec le noir de Saint-Domingue. Mais si l'extérieur est uniforme, combien d'autres contrastes ! Ici, les caractères s'échelonnent et se classent comme les fortunes. Je vous demande un peu sur quelle ligne peuvent se rencontrer jamais le banquier diplomate et cosmopolite, dont la fastueuse demeure fait pâlir celle des rois, ses commensaux, et le modeste marchand de la rue des Arcis ; quel trait de ressemblance saisirez-vous entre le changeur de monnaies du Palais-Royal et le pair de France, membre de la Société d'agriculture, littérateur et artiste peut-être, et, dans tous les cas, membre de l'Institut ; il n'y a qu'à la Bourse que de si profonds disparates s'amalgament, et qu'il est donné à des intelligences et des aptitudes si diverses de se rencontrer un moment dans le même ordre d'idées. La Bourse est peut-être le seul endroit au monde où cette chimérique égalité que l'on rêve reçoit quotidiennement une réalisation passagère. A l'église, au théâtre, il y a des nuances de condition et de fortune ; à la Bourse vous n'en trouverez pas. Diplomate, artiste, bourgeois, grand seigneur, marchand, une fois à la Bourse, toutes ces dénominations se perdent. Plus de rang, plus de hiérarchie, rien que des hommes d'affaires ou des désœuvrés, cette autre et singulière classe d'hom-

mes d'affaires. Voyez comme, dans cette grande Babel, tout se mêle et se confond. Cet homme, presque en haillons, chenu et cassé, adresse la parole à ce banquier ministre, et ce ministre banquier lui répond. Ici, il demande le cours ; à la porte, il demandera l'aumône. Châteaubriand, Talleyrand, ou Humboldt, s'ils étaient ici, auraient à s'entretenir avec ce commis ou ce courtier-marron. J'y ai vu dernièrement le plus célèbre dandy de la Chaussée-d'Antin échanger quelques paroles avec un octogénaire de la vieille rue du Temple, qui dit encore Monsieur de Voltaire, qui se coiffe à l'oiseau royal, et n'a pas dépouillé l'habit à la française. C'est qu'en entrant dans l'immense bazar, chacun laisse à la porte son caractère, ses idées, sa civilisation, son *moi*, pour devenir et faire comme les autres ; à la sortie, il reprend le tout en même temps que sa canne ou son parapluie.

Mais n'allez pas vous figurer que, pour avoir déposé ses physionomies individuelles, cette population, transformée de cette sorte, se soit amoindrie et effacée au point de perdre et ses instincts et ses passions, ou du moins les ridicules qui d'ordinaire en tiennent lieu. A la Bourse, il n'y a qu'une passion, il est vrai ; il y a mille ridicules, il y en a presque autant que d'individus. Le ridicule, à la Bourse, est sec et

dédaigneux comme un parvenu, hideux et repoussant comme le vice de bas étage, et cela, parce qu'il découle de cette personnalité qui dérive et s'étaye de l'or, qui s'y renferme, s'en nourrit, et rapporte tout à lui. Au dernier siècle, on disait : Ridicule comme un financier; ce n'est plus proverbial aujourd'hui, mais c'est toujours vrai. Je ne crains pas d'affirmer que les quatre cinquièmes des financiers ou enrichis de la Bourse sortent de cette classe de la société intermédiaire entre la classe moyenne ou bourgeoise, et le peuple; population de petits commerçants, de petits trafiquants, de petits marchands, de clandestins faiseurs de toutes sortes de petits négoes, qui se sont trouvés un jour grands, gros et puissants, en vertu de la règle de trois et de cet axiome arithmétique indéfiniment enveloppé : 4 et 4 font 8, et 4 font 12, ôtez 3, reste 9.

Il en doit être ainsi dans un temps où l'argent n'est plus seulement un moyen, mais surtout, et avant tout, un but; où l'on ne demande pas, à propos de tel ou tel : A-t-il du cœur, des lumières, de l'esprit, des talents? mais : A-t-il de l'argent?

Approchez un peu de cet homme obèse, solidement planté comme un lingot au pied de cette colonnade, et dont la mine est rayonnante et

dorée. Il y a une dizaine d'années qu'il poursuit sa fortune à la Bourse; il l'a commencée ailleurs. Dans ce temps-là, il ne disait pas comme il dit aujourd'hui, en parlant de soi : Un homme de ma sorte; il se faisait humble, petit; dans toutes ses opérations, il gardait un salulaire anonyme; son métier alors était bien simple, et peu de gens pourtant, de ceux-là même à qui il fait envie, s'en sentiraient capables. Il était le pourvoyeur et la providence des fils de famille ruinés, le fournisseur complaisant de belles dames à la porte d'un protecteur ou d'un ami, l'assistant ordinaire de tout marchand qui, ayant un grand avoir et beaucoup de créanciers, désirait mettre le premier à l'abri des seconds. Il a recueilli promptement le fruit de son bon cœur. Sa serviabilité l'a rendu riche en même temps qu'elle rendait pauvres ceux qu'il obligeait. Encore un tour de roue, et le voilà millionnaire; ensuite il songera à se faire honnête homme et pair de France; il mettra un marquis dans sa famille, des armoiries sur sa voiture; il dira : Mes gens, mon hôtel, mon château. C'est dommage que toute cette fortune qui lui a tant donné, ne puisse lui donner aussi d'autres manières; on prendrait mieux le change à son égard, car, il a beau faire, l'usurier perce, et l'or dont il se

pare ne fait que rappeler une chose : c'est qu'il l'a volé.

Au surplus, cette manie de vouloir être quelque chose de plus qu'un richard, est, de tous les ridicules, celui qui prédomine à la Bourse. Seulement il a ses degrés et ses nuances. Il y en a qui se le donnent sans être riches. Ils ont tellement entendu parler de millions, qu'ils ont fini par se persuader qu'ils en tenaient, eux aussi. A force de mettre la main aux spéculations, et de se mêler aux spéculateurs habiles et heureux, ils en ont pris les dehors. Ne vous y trompez pas pourtant, à la Bourse celui qui se donne les airs d'un enrichi l'est rarement.

Plus loin, vous rencontrerez celui qui commence à *se lancer*. Vous trouvant sur son chemin, il vous dira, à vous, modeste rentier : « Cinq mille francs à manger par an ! c'est beau. Avec vos goûts, vous voilà à l'aise. » Et ces goûts, il les discute, il les pèse, les évalue : il va vous évaluer aussi, vous taxer, et il ajoutera que vous pouvez et devez faire des économies. Lui, il mangera votre revenu dans un mois, et il ne s'estime pas assez renté.

En voici venir un troisième, l'an dernier clerc d'huissier ou employé à la volaille, je ne sais plus lequel des deux. Il a mis le pied à la Bourse :

à quel sujet, et comment ? peu importe. Il y a fait des opérations ; il a un cheval au jour, un cabriolet au mois, un domestique d'emprunt ; il n'a encore que les chances de s'enrichir, n'importe ; il s'est fait par mesure de précaution une figure d'enrichi ; sa figure accuse trente mille livres de rente. La veille il vous saluait obséquieusement ; aujourd'hui, et du plus loin qu'il vous aperçoit, il vous jette son bonjour dont vous n'avez que faire ; demain, il ne vous regardera plus.

Tous les comédiens ne sont pas au théâtre, et tous les spéculateurs ne se trouvent pas à la Bourse. Il en est un assez bon nombre néanmoins qui y sont attirés par l'espoir de nouer certaines négociations qui n'ont rien de commun avec les changes et les fonds publics. Ils savent qu'à la Bourse, plus que partout ailleurs, il y a de ces novices, avides de tremper dans des opérations quelles qu'elles soient, qui portent écrit sur leur visage : Attrapez-moi ; et ceux-là ils les attrapent. Il y a encore les faiseurs de projets, les inventeurs de toutes les perfections modernes qui ont cours ; il y en a qui vous parleront de révolutionner tout un hémisphère, au moyen d'un prêt fait à temps à quelque république du Nouveau-Monde : sans que vous les en priiez, ils vous intéresseront dans cet emprunt qui a

pour garanties les mines du Brésil et les richesses du Mexique; en attendant, et par manière de conversation, ils vous demandent cent francs, à défaut vingt francs, à défaut cent sous, car encore, et dans l'intérêt de cette révolution à venir, faut-il qu'ils dînent.

La Bourse n'est pas le lieu de rendez-vous des usuriers : si l'usure s'y fait, c'est en grand. Là, vous rencontrerez bien quelqu'un de ces spéculateurs dont l'industrie n'a pas encore trouvé grace auprès des tribunaux; mais ils ne vous apparaîtront pas sous leurs véritables dehors. Ce serait les injurier que de leur proposer une affaire; ils vous prêteront sur dépôt de bijoux, sur nantissement, sur gages, le tout pour vous obliger; si vous devez être riche un jour, ils établiront avec vous une société en participation, où ils apporteront quelques centaines de francs et leur industrie, tandis que vous engagerez, vous, votre fortune à venir; mais encore un coup, n'allez pas laisser voir à ces honnêtes gens que vous avez compris leur commerce et leur profession, vous êtes à leur merci, et ils vous puniraient de votre perspicacité.

Il y a bien d'autres états qui s'exercent clandestinement à la Bourse, mais à quoi bon s'en occuper? Ils n'en sont pas partie intégrante et avouée, et ceux qui s'en occupent n'ont rien de

spécial au commerce qui s'y fait. Ce sont des exceptions et des hors-d'œuvre.

A la Bourse, d'ailleurs, et à y regarder de près, il n'y a que deux physionomies qui ressortent, deux caractères qui se font jour et tranchent; l'un, monotone, pâle, officiel, et réglé, c'est l'agent-de-change; l'autre physionomie, pleine de mouvement, avisée, audacieuse, qui donne beaucoup à penser, et qui n'en pense pas plus pour cela, c'est celle du courtier-marron. Le courtier-marron, à lui seul, est tout un drame, tout un poème; ce *Sosie* de l'agent-de-change mériterait un article pour lui tout seul; heureusement pour le lecteur, je ne me sens pas la force de le faire aujourd'hui.

PHILIPPE BUSONI.

